

Denis Vasse

L'Évangile et l'inconscient

Françoise Dolto parle des Évangiles parce que les Évangiles lui parlent. La lecture de l'Écriture éveille en elle une voix qui témoigne, dans le champ du désir où elle œuvre, de l'inconscient des hommes d'aujourd'hui. Comme elle dit : ça fait choc. Le choc, pour elle, est l'effet de vérité d'une parole toujours nouvelle qui lui ouvre la bouche dans une violence sereine qui participe d'une louange secrète que « la difficulté de vivre »¹ n'entame pas.

Ce que je lis dans les Évangiles, en tant que formée par la psychanalyse, me paraît être la confirmation, l'illustration de cette dynamique vivante à l'œuvre dans le psychisme humain et sa force qui vient de l'inconscient, là d'où le désir prend source, d'où il part à la recherche de ce qui lui manque².

Les lèvres ne quittent la source que dans un appel à dire la fraîcheur de l'eau : elles cessent de boire pour s'ouvrir à la parole. La parole de Françoise Dolto, du même mouvement incoercible, tente de dire la fraîcheur du désir qui ne cesse de

1. Françoise Dolto, *La Difficulté de vivre. Le psychanalyste et la prévention des névroses*, Paris, InterÉditions, 1981, p. 7. « On m'a souvent posé la question de savoir si la psychanalyse peut tout expliquer. Pour ma part, je crois qu'elle est là non pas pour "tout expliquer", mais pour aider ceux qui se sont enlisés dans la répétition par refoulement de leurs désirs : les aider à sortir du même sillon du disque de leur vie, qui est en train de tourner sur place. Elle est là pour que la vie reprenne ses droits. »

2. Françoise Dolto interpellée par Gérard Séverin, *L'Évangile au risque de la psychanalyse*, Paris, Jean-Pierre Delarge, 1977 ; Éditions du Seuil, coll. « Points », 1980, p. 13.

se faire entendre à travers toutes les *résistances* du transfert... et la fraîcheur de la Bonne Nouvelle de Jésus qui ne cesse de se faire entendre à travers toutes les *résistances* de l'Église. Du coup, dans un amalgame un peu rapide, « l'éducation dite chrétienne » et « ce que l'Église enseigne » se trouvent confondus... jusqu'à cette formule « choc » :

Rien de ce que l'Église du XX^e siècle enseignait à ceux qu'elle formait ne me paraissait contenu ni dans la Bible ni dans les Évangiles¹.

L'Église est aussi résistance au message qui est transmis par elle, c'est vrai. Mais y a-t-il parole de vie qui se transmette en notre monde sans résistances ? C'est très exactement cela qu'à l'échelle de l'appareil psychique individuel Freud nous enseigne. Au point même que l'interprétation ne rouvrira la voie à ce qui cherche à s'y dire qu'en y faisant des vagues². Les mots de l'Évangile font ondes de choc, de la même façon, jusqu'à ce qui cherche à se dire dans ceux qui les lisent.

Ces textes, ces suites de mots, comment se fait-il donc qu'ils fassent choc à notre conscience et ondes de choc jusque dans l'inconscient, y ressourçant joie et désir de connaître, de connaître ce Royaume de Dieu. Voilà bien des raisons d'oser (...). La lecture des Évangiles, je le répète, produit d'abord un choc en ma subjectivité, puis, au contact de ces textes, je découvre que Jésus enseigne le désir et y entraîne³.

S'étonnera-t-on alors qu'à son tour, la parole de Françoise Dolto fasse choc qui se transmet en ondes jusqu'au cœur du lecteur ? Ondes en forme de sourire ou de refus qui déferlent parfois en vagues de colère parmi les psychanalystes ou les théologiens, mais plus encore en vagues de reconnaissance pour ceux qui découvrent les mots de l'expérience charnelle qui

1. *Ibid.*, p. 12-13.

2. Selon une formule de J. Lacan : « L'interprétation, c'est ce qui fait des vagues. »

3. *L'Évangile...*, *op. cit.*, p. 13 et 15.

n'excluent pas les mots de la vie de l'Esprit, mais au contraire y ouvrent.

Parler de l'homme en ce lieu « psychanalytique » où toutes les résistances articulent la chair à ce qui parle en elle et l'ouvre dans le champ de l'altérité, n'est-ce pas se livrer à l'acte de dire où se repère la vie en ses effets de vérité qui dépassent nos processus logiques conscients¹ et où, « pour un rien », comme le dit Jacques Lacan, « ça fait Dieu² » ?

L'Autre, l'Autre comme lieu de la vérité, est la seule place, quoique irréductible, que nous pouvons donner au terme de l'être divin, de Dieu pour l'appeler par son nom. Dieu est proprement le lieu où, si vous m'en permettez le jeu, se produit le *dieu* – le *dieur* – le *dire*. Pour un rien, le dire ça fait Dieu. Et aussi longtemps que se dira quelque chose, l'hypothèse Dieu sera là. C'est ce qui fait qu'en somme il ne peut y avoir de vraiment athées que les théologiens, c'est à savoir ceux qui, de Dieu, en parlent (...). Il est impossible de dire quoi que ce soit sans aussitôt le faire subsister sous la forme de l'Autre.

Remettons les choses sur leurs pieds. Françoise Dolto prend le risque de dire vrai en parlant de l'homme Jésus qui, jusque dans sa chair, dit Dieu. Elle le croit en fonction des effets de vérité et de vie que ses mots ont en elle, à travers son expérience. Elle ne truque pas les cartes. Elle les abat.

« La foi, pour moi, c'est la foi en Jésus-Christ³. » Elle s'inscrit à sa manière dans la chaîne des témoins, dans l'Église.

Ses livres, dans leur forme, le signifient. Elle ne parle de l'ouverture à Dieu en Jésus-Christ qu'en parlant à quelqu'un. Même acte d'un sujet de désir qui invite à la danse celui qui écoute, pour autant qu'en lui se trouve confirmé le mouvement de danse de la vérité et de la vie.

1. *Ibid.*, p. 13.

2. Jacques Lacan, *Le Séminaire. Livre XX. Encore*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, p. 44-45.

3. Françoise Dolto, *La Foi au risque de la psychanalyse*, Éditions universitaires BGSA, 1981, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », p. 33.

Et vous, ne désirez-vous pas, comme moi, advenir, puisque tous il nous a conviés, les enfants, les barbares, les paumés, les instruits, tous, par ses mots et ses actes, jalons de l'itinéraire à suivre jusqu'à la fin des temps¹ ?

Advenir, oui. Mais à quoi ? Où ? Et comment ?

Ouvrir ses oreilles et son cœur à la question du désir fait toujours surgir le désir de la question sur celui qui appelle, sur la voix qui questionne. Le désir ne règne en souverain qu'à travers les résistances et les questions qui le balisent. Au terme, celui qu'il conduit s'y reconnaît comme Sujet d'un langage qui ne le clôt pas sur lui-même mais l'ouvre à la parole d'un Autre. L'appel du désir de Dieu ne peut alors avoir que la souveraineté de l'amour chez celui qui l'incarne : « Viens, suis-moi ! »

De ce « Viens, suis-moi ! », expression du désir souverain, à la question en forme de quête du « Où demeures-tu ? », précédée du mot « Maître² », que lui adressent les disciples de Jean, auxquels Jésus a demandé « Que voulez-vous ? », il y a toute la question d'un désir qui a perdu sa souveraineté pour un sujet pris dans le filet des résistances d'un imaginaire qu'aucune parole n'ouvre plus en direction du Réel. Alors, le désir cherche souterrainement la parole en acte qui le libère de son errance. L'homme risque alors de chercher hors de lui ce qui est inscrit en lui inconsciemment depuis l'origine. Sa chair témoigne de ce que son esprit charnel ne sait plus lire en elle l'acte d'une parole souveraine.

A la suite de Jésus qui vient l'y rencontrer, l'homme fait l'expérience du lieu imaginaire où il demeure et où il meurt. Il faudrait dire : où il demeurerait et où il mourrait, car il n'y a d'expérience de l'aliénation véritable que dans l'acte qui nous en fait sortir. La naissance, pour Françoise Dolto, n'est jamais que la « sortie » de l'aliénation où nous étions dans une chair qui ne parlait pas. Mais elle ne s'y trompe pas : si la chair est bien le lieu du désir, c'est en elle qu'a lieu le combat entre la vérité du désir et sa déviation par le mensonge. Est-ce que la vie est vraie ? Voilà finalement la question mise en jeu dans ce combat. Avec

1. *L'Évangile...*, p. 14.

2. Saint Jean, chap. I, v. 35 à 39.

l'homme Jésus, il s'agit de la manifestation de la souveraineté du désir de Dieu qui est l'acte même de la vie, non seulement en tant qu'Il se dit, mais en tant que, Se disant, Il se donne jusque dans la mort.

La souveraineté du désir qui sous-tend tout le discours de Françoise se pointe là où aucun imaginaire en son indéfini dédoublement ne saurait le prévoir ou l'attendre, dans l'impossible d'une vraie rencontre. D'une rencontre après laquelle rien n'est plus comme avant, ni la manière dont je nais, ni celle dont je meurs. Impossible réel d'une nouvelle naissance ou d'une chair res-suscitée...

La parole souveraine fait sortir de la mort le corps réel d'un sujet : elle crée l'homme comme corps parlant et disant Dieu. Mais elle n'est repérable, cette parole de vérité, que dans le mensonge des commencements : ce « premier mensonge » qui fait demeurer l'homme hors de son corps réel en le livrant au redoublement de son imaginaire, corps de rencontre perdu dès l'origine, absent de l'histoire sue, mais présent à l'insu de tous : inconscient.

Le Maître du désir¹ fait sortir Lazare de son tombeau : « Lazare. Ici, dehors ! » et Françoise Dolto, avec l'audace des humbles, nous dit que Jésus « se détache de la confusion que nous faisons tous entre notre désir du spirituel et notre instinct de conservation ». Il va pouvoir appeler Lazare hors de cette confusion mortelle... et l'autoriser à reprendre avec lui le chemin de l'Homme vivant et vrai, celui qui mène à Dieu.

Jésus, en résonance à Lazare, se sépare de cette confusion qu'aurait un homme qui ne rencontrerait Dieu que dans un autre homme, qui confondrait son désir de spirituel avec son désir et son amour mêlés pour un homme spirituel. Cette confusion a leurré chez Lazare son désir de Dieu².

1. « Il est le Maître du désir », c'est ce que répond Françoise Dolto à l'animateur d'une émission de TV qui lui demande qui est, pour elle, le Christ. Cf. aussi *La Foi...*, p. 127 et 144.

2. *L'Évangile au risque...*, op. cit., p. 130.

Dans la problématique où elle nous entraîne, Françoise Dolto nous conduit à l'entrecroisement originel d'un désir de l'autre qui ne pourrait que s'enfouir dans la mort et d'un désir de l'Autre ouvert sur une altérité infinie, celle de Dieu se donnant à l'origine même du désir. Elle témoigne de sa foi là où d'autres, pour éviter de s'y risquer, tenteraient une démonstration théorique déduite d'un savoir. En cet entrecroisement, le corps du Christ s'indique toujours par le jeu des « figures » historiques qui n'arrêtent pas son accomplissement, mais y conduisent.

Lisez les Évangiles ! Qui a parlé, qui a vécu comme il l'a fait ? Aucun homme, aucun mythologue, aucun savant n'aurait pu, de toutes pièces, inventer cette histoire : l'amour fait homme ! Cet homme est prédit par les Écritures. Il est celui que l'humanité monothéiste et craintive attendait.

Son corps est un « signe ». Par ce signe, Jésus se montre Verbe de Dieu, son Père. Par lui, il nous révèle le sens d'un désir dont la mort n'arrête pas la course. Son corps est entièrement traversé par Dieu¹.

Le corps humain est le lieu d'un désir dont le sens ultime ne peut qu'être révélé dans l'accomplissement de ce qui le traverse de part en part, maintenant aussi bien que de la naissance à la mort, de ce qui vit en lui aussi bien que de ce en quoi il vit.

Ce qui vit dans le désir ne s'accomplit que dans une succession de ruptures ou de séparations qui libère le désir de la « figure », où il se réalisait dans la chair, de la pulsion, qui lui donnait forme dans le temps et l'espace, permettant à ce qui vit en lui de s'inscrire sous une autre figure... De rupture en continuité et d'identité retrouvée en séparation, au cœur du désir dans la succession des figures, se révèle l'ouverture à un Autre qui nous constitue comme « je » dans la parole adressée à un autre, à un « tu ».

Nous voilà ici confrontés à ce que la psychanalyse de Françoise Dolto nomme « castration symboligène ». Sans l'interdit qui est

1. *La Foi au risque...*, op. cit., p. 130.

ici porté sur l'enfouissement du désir dans le même, aucune limite ne fait *seuil*, aucune sortie de soi-même ne fait *passage* de l'un à l'autre, aucune division du sujet n'en appelle à l'Autre dans la chute de l'imaginaire.

La castration symboligène¹ libère le désir humain de l'objet imaginaire dans lequel la pure répétition du plaisir ne peut que l'enfouir en l'empêchant finalement de surgir au jour de la parole, et de ce que nous avons appelé cet entrecroisement originel du sujet à l'autre et à l'Autre. La castration portée par une parole vraie permet à l'enfant de « sortir du piège de son désir ». A la lumière des « paroles vraies » s'éclaire la dynamique de son corps au jour d'une parole qui devient sienne. Des paroles vraies, celles qui engagent les parents dans leur propre rapport « impossible » à la vérité et qui font référence à la Loi, doivent manifester l'interdit de la confusion œdipienne, après avoir introduit à la différence des sexes et des corps.

Que l'image du corps soit référée, en cette opération de la « castration symbolique », à la vérité de la parole ou à son éventuelle torsion dans le mensonge est quelque chose qui revient constamment dans l'enseignement de Françoise Dolto. La discrétion, dans son œuvre, de ce rapport à la vérité – ou à la clarté – en fait la force.

Il faut à chaque enfant, vers trois ans, la connaissance *claire* de ses génitoires et la justification par des mots des effets sensitifs des émotions qu'il y perçoit : émotions qui font la valeur d'un être humain, s'il est éduqué à les maîtriser, à se servir d'elles selon la loi des individus de son sexe. Sa vision de lui-même et des autres peut être *faussée ou non*, selon ce que seront les dires des adultes, par la découverte de ses génitoires, du désir et du plaisir qui y attirent son intérêt et son observation tant sur lui-même que sur autrui².

1. Françoise Dolto, *L'Image inconsciente du corps*, Éditions du Seuil, Paris, 1984, p. 63 à 208. Voir aussi *Au jeu du désir. Essais cliniques*, Paris, Éditions du Seuil, 1981, chap. 9 : « Au jeu du désir les dés sont pipés et les cartes truquées » (conférence donnée à la séance du samedi 22 avril 1972 à la Société française de philosophie), p. 301 : « ... "symboligène", mot qui n'est pas dans le dictionnaire mais qui devrait y être. »

2. *Au jeu du désir...*, op. cit., p. 306.

Ce jour de la parole auquel nous sommes promis est « celui de la liberté humaine du "oui" et du "non", celui de la naissance à l'esprit et à la conscience de la vie symbolique¹ ». De seuil en seuil, cette naissance est à l'œuvre jusque dans la mort, jusque dans les pièges du mensonge où le désir risque à chaque étape d'être pris dans la prime d'un plaisir connu et répété. La castration symboligène détache de la répétition et donne accès à de plus grandes jouissances².

Françoise Dolto m'en voudra-t-elle si, à l'endroit de ce pluriel, je laisse se profiler le singulier de la joie à laquelle elle consent, justement, dans « la foi au risque de la psychanalyse » ?

Par le « transfert » fait sur Dieu à la suite de Jésus-Christ qui le révèle comme « notre Père », le chemin des castrations qui nous éprouvent se rouvre au jour de ce qui parle dans le monde. Sur ce chemin, jalonné de nos ratages et du renversement de nos idoles, nous laissons la peau du vieil homme, toujours confondue avec celle du nouveau-né imaginaire dans laquelle nous

1. Françoise Dolto, *L'Image inconsciente du corps*, Paris, Éditions du Seuil, 1984, p. 41. « Édifiée dans le rapport langagier à autrui, l'image du corps constitue le moyen, le pont de la communication interhumaine. C'est ce qui explique, à l'inverse, que le vivre dans un schéma corporel sans image du corps soit un vivre muet, solitaire, silencieux, narcissiquement insensible, aux limites de la détresse humaine : le sujet autiste ou psychotique reste captif d'une image incommunicable, image animale, végétale, ou image de chose, où ne peut se manifester qu'un être-animal, un être-végétal ou un être-chose, respirant et pulsatile, sans plaisir ni peine. On observe cela chez les enfants qui, muets sur eux-mêmes, semblent ignorer leurs sensations et leurs pensées, ne peuvent s'exprimer qu'en prêtant leur voix à une poupée, un chat, une marionnette. C'est par la parole que des désirs révolus ont pu s'organiser en image du corps, que des souvenirs passés ont pu affecter des zones du schéma corporel, devenues de ce fait zones érogènes, alors même que l'objet du désir n'est plus là. Je tiens à insister sur le fait que, s'il n'y a pas eu de paroles, l'image du corps ne structure pas le symbolisme du sujet, mais fait de celui-ci un débile idéatif relationnel. »

2. *Au jeu du désir...*, op. cit., p. 301 : « En psychanalyse, le terme [castration] signifie une interdiction du désir par rapport à certaines modalités d'obtention de plaisir, interdiction à effet harmonisant et promotionnant, tant du désirant ainsi intégré à la loi qui l'humanise, que du désir auquel cette interdiction ouvre la voie vers de plus grandes jouissances. »

avons cru trouver le repos et où nous ne recueillons, après coup, que les fruits de la mort, dans la confusion de nos fantasmes.

A propos de la maladie et de la mort de Lazare, c'est par là que passent les disciples de Jésus. Ils veulent, comme les sœurs de Lazare, en appeler à la présence charnelle de Jésus, son ami puissant en paroles et en œuvres, pour éviter la mort, l'ultime castration qui ouvre à la rencontre avec ce qui vit et ce qui gît au cœur du corps de l'homme. Celui qui renverse les idoles peut alors, pour eux, devenir l'idole suprême, celle qui permettrait d'échapper à la loi et à la mort.

« Si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort¹. » C'est le reproche qu'adressent à Jésus Marthe et Marie.

Et là où Jésus avait trouvé le repos de sa chair d'homme, chez Lazare et ses sœurs, là même il va recueillir les fruits d'une mort qui libère du désir charnel et qui rend le corps à l'esprit dans l'ultime traversée d'un narcissisme qui ne se réserve rien et qui s'en remet, en donnant sa vie à la Vie qui se donne. Ultime « castration » du désir, que la mort injuste qui ne remet pas en question la justice du désir de Celui qui la donne ! Dans l'acte où la vie lui est donnée à travers la mort éprouvée, il donne la vie.

Françoise Dolto lit l'Évangile avec l'intelligence du cœur, dans la foi². Le cœur n'est pas le sentiment, ce fanion de l'imaginaire où vient s'accrocher la culpabilité ou la toute-puissance, c'est le « ressenti » du corps où la parole nous touche et nous fait homme, justement, en nous libérant de l'état « mammifère », végétal ou minéral d'une vie sans conflit, d'une vie sans désir. La parole nous fait homme en nous faisant tomber de notre cheval de chair pour nous mettre debout dans un face-à-face avec quelqu'un. Encore faut-il qu'une dynamique de la parole et de la rencontre puisse avoir lieu dans la communication qui permet au petit d'homme « d'être à la fois lui-même, de se recentrer et de se

1. Saint Jean, 11, 21-23.

2. Blaise Pascal, *Pensées*, texte établi par Louis Lafuma, Paris, Éditions du Seuil, 1962, p. 180, § 424 (278) : « C'est le cœur qui sent Dieu et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi. Dieu sensible au cœur, non à la raison. »

retrouver en sécurité et d'être en rapport avec autrui non bloqué, non répétitif ».

Il y a une belle image dans la nature (dit la praticienne à l'étranger dans *Solitude*) c'est l'escargot, ce que j'appelle « s'escargoter », c'est retourner à son centre, se protéger ou bien se mettre en sécurité ; au contraire, l'escargot en sécurité a tous les sens ouverts à la communication, et il est comme ça quand il ressort de sa coquille, parce qu'il y a longtemps qu'il n'a pas été agressé.

C'est un peu ça dans la libido d'un enfant et dans son image du corps qui reprend sa pleine stature ¹.

De retour au centre du mouvement de la libido, Françoise Dolto voit aussi bien le retour à ce qu'elle appelle les « pulsions de mort » dans le sommeil que le retour de l'enfant vers sa mère, après que la verticalité de son corps s'est dé faite dans une chute. Ne pourrait-on lire à cette lumière-là le retour du fils prodigue vers le Père ? La mort est l'épreuve de l'ultime retour, celui qui sépare définitivement le fils prodigue de l'image qu'il a de lui-même, de son miroir, et l'offre à la rencontre de celui qui vient dans la nuit et que nos yeux ne voient pas. Avec la mort, quelqu'un qui ne craint pas la mort se révèle au cœur de notre *escargotement* !... et nous permet d'en *sortir* définitivement par *le dedans*.

La chair qui meurt et qui, de mourir, autorise la rencontre dans la parole et dans le corps – dans l'esprit – de ceux qui, sans sa mort, ne peuvent se rencontrer faute d'être différenciés, c'est, pour Françoise, le *placenta*.

Appliquée à Jésus qui va mourir et être rejeté, la métaphore du placenta revient dans les lignes qui concluent le commentaire de la résurrection de Lazare :

Devant la mort de Lazare, le Christ frémit, pleure, il est ému, troublé, trémulant, frissonnant, comme contaminé du froid de la mort. Arbre dans le cyclone. Son inconscient partage quelque chose de la mort de Lazare. Pour pouvoir dégager Lazare de sa

1. Françoise Dolto, *Solitude*, Paris, Vertiges, 1985, p. 101.

fixation infantile à lui, pour séparer Lazare de son placenta que lui, Jésus, représente, Jésus est obligé de revivre ce qu'il y a aussi en lui de fixation humaine (et contre-transférentielle sur Lazare). Il doit régresser dans sa propre histoire, retourner là où se trouve Lazare. Jésus doit se dégager lui-même de son placenta. Il est obligé de revivre son détachement d'enfant enraciné dans l'utérus humain. Il frémit et il pleure.

Vous comprenez que les deux mutations de Lazare et de Jésus sont parallèles. Il faut qu'il souffre ce que Lazare a souffert pour comprendre ce qu'il y a encore de narcissique en lui qui le lie à ses amis dans la vie de chaque jour. Il découvre combien il avait encore besoin de ses amis et, dans un rugissement d'amour, il s'en sépare ¹.

Ce rejet de ce qui reliait le corps de l'enfant au corps de la mère crée une faille dans le continuum de la chair et par cette ouverture, en cette séparation, s'engouffre l'esprit du père. Le lien mortel de la chair laisse place au lien vivant de l'esprit qui nomme et qui sépare.

La façon dont le Christ accomplit cette séparation mutante pour lui en même temps que ressuscitante de vie nouvelle pour Lazare est proprement héroïque et préfigure le détachement suprême de la passion. (...)

Alors Jésus, l'homme, est bon pour la mort ².

Parole de Dieu incarnée, Jésus porte sur l'humanité qu'il partage avec nous la castration souveraine : celle qui interdit à l'homme de s'identifier, pour en jouir narcissiquement, à sa propre image, au lieu de vivre de la parole de Dieu, en lui, avec lui et par lui.

L'imaginaire social, familial, politique, religieux, charnel est le tissu vivant par lequel la vie nous arrive, solidaire du refus adamique de demeurer dans la parole du créateur et d'un vouloir vivre sans Autre, dans le mensonge et l'accusation. Avec la chair de Jésus prise en ce même tissu, nous voici solidaires, en tant que sujets de la parole qu'il nous adresse, de la vie du Nouvel

1. *L'Évangile au risque...*, op. cit., tome I, p. 129.

2. *Ibid.*, p. 131.

Adam, le Fils de l'Homme, qui meurt injustement en s'en remettant à Dieu, son Père et notre Père. En mourant, il ressuscite dans l'Esprit du Père qu'il n'a pas quitté. Et, en ressuscitant dans un Corps spirituel, sa chair mourante manifeste aux yeux de la nôtre le pardon d'un Dieu qui demeure vivant parmi nous et en nous. En mourant avec lui et comme lui, nous demeurons à nouveau dans la parole de vie et dans le droit-fil du Désir de vivre avec Celui qui vit, dès l'origine, au cœur du désir. Ce Dieu Tout Autre, qui ne se révèle au cœur du désir de l'homme que comme Père du Christ, notre Frère dans la chair mortelle.

Présentement, nous ne pouvons être visités par le spirituel qu'à travers notre charnel, nous ne pouvons toucher Dieu qu'à travers notre corps. (...)

Laissant l'enveloppe de notre corps et ses opacités, nous atteignons notre véritable identité : une personnalité d'esprit et de lumière. Notre cohésion biologique et fonctionnelle a servi d'intermédiaire pendant un temps à une vie spirituelle qui est ailleurs. (...)

La résurrection est pour moi une arrivée au monde de l'esprit, comme nous avons compris, pour prendre une autre image, que notre vie de maintenant s'est inaugurée à notre naissance par notre arrivée au monde des créatures terrestres, dans leur espace et leur temps après avoir vécu dans le monde utérin¹.

La métaphore du placenta pour parler de Jésus mourant sur la croix, c'est bien cela : il est celui qui, de vivre du désir de l'humanité pardonnée en la nouvelle Ève, Marie, et de mourir des désirs pervers des hommes, *délivre* l'homme de l'aliénation de son désir dans la perversion. Il est son *délivre*. Il est sa délivrance.

Françoise Dolto témoigne d'une rigueur d'autant plus parlante à notre chair qu'elle ne cherche pas à la démontrer dans l'élaboration d'un discours théorique ou théologique. Elle me l'a dit souvent – et c'est vrai : elle ne fait pas de théologie.

Elle ouvre l'inconscient à l'Évangile. Elle reconnaît dans l'inconscient ce qui nous appelle à réinterpréter notre naissance à

1. *L'Évangile au risque...*, tome II, p. 163-165.

la lumière de ce qui parle en nous. Elle reconnaît dans la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ ce même mouvement qui nous fait renaître à la lumière de ce qui parle en nous, de Dieu. L'Évangile pour elle n'aurait pas de sens si notre désir, si « le » désir n'en avait pas. Et le désir ne serait ouvert que sur l'horreur du rien si l'Évangile enraciné dans l'histoire de l'humanité depuis les origines n'était pas, dès maintenant, son ouverture sur les fins dernières. La lecture qu'elle fait de la chaîne signifiante que l'histoire de Jésus laisse dans l'Histoire des hommes, en suivant la trace brûlante que sa parole laisse dans le cœur des disciples, est de même facture que la lecture qu'elle fait de la chaîne signifiante que l'histoire de chacun de nous – chacun de ses analysants – laisse dans l'Histoire des hommes. C'est en suivant la trace brûlante d'une parole originellement refoulée et d'un corps perdu dès l'origine que peut venir au jour du transfert le conflit entre la vie et la mort, la vérité et le mensonge, l'homme et la femme, qui occupe et structure le cœur de l'homme pervers, obscurci, opaque. Ce qui parle en lui est *inconscient* et, s'il adhère à la vérité de son désir à travers ses opacités et ses résistances, c'est à la recherche de ce qui parle en l'homme depuis les origines que chacun se trouve engagé dès qu'il parle en vérité à un autre.

Les pèlerins d'Emmaüs reconnaissent le Christ au moment où disparaît à leurs yeux, en partageant le pain avec eux, l'homme qui les avait rejoints sur le chemin de Jérusalem qu'ils quittaient, désespérés, après la crucifixion, et qui leur avait interprété les Écritures relativement à cet événement. Ils reconnaissent alors que sa parole brûlait leur cœur. Il n'était plus devant eux. Il était en eux. Non seulement Jésus-homme – puissant en paroles et en œuvres –, mais parole suscitée à nouveau – corps res-suscité – parmi les hommes et en eux. L'efficace de la Parole de Dieu se reconnaît à ce que se forme en l'homme de manière toujours nouvelle le visage de l'Homme ressuscité, du Christ de Dieu, visage qui n'est visible qu'au feu de son Esprit qui ouvre notre esprit dans la foi, alors même que nos yeux de chair aveugle ne savent pas encore le reconnaître.

Plus l'autre est notre cœur, questionne Gérard Séverin, plus juste sera notre échange ?

On pourrait dire aussi, répond Françoise Dolto : « Notre âme, c'est l'autre. » Chacun, pris individuellement, ne peut rien connaître de son âme. Jamais nous ne saurons si nous avons une âme. L'âme que nous sentons confusément, le vibrant point focal ultime de notre identité, bref, l'âme que nous « avons », est dans l'autre. Sinon il n'y aurait même pas de parole et de communication.

Si « je », et sa participation mystérieuse à l'être à laquelle « je » prétends, n'était pas venu d'un autre – père, mère, pour commencer, puis compagnons de route –, je ne participerais plus à l'être¹.

Il me semble que c'est une manière de dire que notre identité d'homme véritable est en Dieu à l'image duquel nous sommes créés en Jésus-Christ. Pour Françoise Dolto, comme pour tous ceux à qui est donnée la foi en Jésus-Christ, cet homme mort et ressuscité est livré à travers la tradition des hommes auxquels il s'est livré librement et dans la parole et dans la chair. Cette *tradition* est l'Église, en tant qu'elle est coextensive à l'humanité tout entière et qu'elle réfère sacramentellement le cœur des hommes à l'homme Jésus. La révélation du Verbe fait chair, dans l'Église, au cœur de l'histoire, fait basculer du champ d'un *imaginaire fermé*, que la projection d'une image de soi occulte, dans le champ d'un *imaginaire ouvert* par l'irruption de la parole qui le fonde, dès l'origine, en l'Autre. L'Autre alors se fait Image du Même : autre. Et c'est Dieu en Jésus-Christ. Dieu *pour* nous et *avec* nous.

C'est à prendre les choses par ce bout qu'on fait de la théologie. Et c'est ce que Françoise ne fait pas. Elle nous mène jusqu'au seuil où le renversement indiqué peut s'envisager comme l'accomplissement de ce qui est désiré en nous *inconsciemment* comme la *bonne nouvelle du salut*. Ce renversement ne peut que s'en-visager, s'accomplir dans l'ouverture d'un visage qui nous mène au cœur du réel. Sans langage, mais aussi sans visage,

1. *Ibid.*, tome I, p. 164.

l'ouverture de l'imaginaire dans lequel nous sommes ne peut être envisageable. Même théoriquement, même théologiquement.

Le vrai désir de l'homme est caché dans l'invisible de l'origine, au cœur de l'homme. Au face-à-face d'un visage qui en contemple un autre, d'un visage humain perdu dans le visage de Dieu, personne n'accède sans mourir, sans être livré à ce qui nous pousse à mourir, en « nous abandonnant à l'oubli de nous-mêmes¹ ».

Françoise nous entraîne ainsi jusqu'à cette ouverture en elle qui ne se pointe qu'avec pudeur dans le dialogue de la praticienne avec le mainate, au point focal de la solitude :

Le mainate : A chaque fois qu'on arrive aux limites de tes pensées psychanalytiques, on trouve quelque chose d'autre qui ne relève pas de la psychanalyse.

La praticienne : C'est toujours le sujet et son désir. C'est toujours le désir du sujet qui s'assume en son être et son advenir. Le désir du sujet qui existe avant même qu'il n'existe en tant qu'objet pour autrui, visible. Et, pendant les premiers jours, les premières semaines, personne ne se doute qu'il y a un être en début d'évolution. Là, son désir est à l'état pur.

Le mainate : Une espèce de germe d'œuf spirituel, de graine spirituelle qui s'incarne.

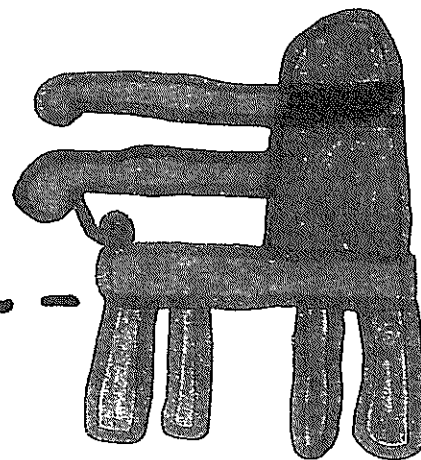
La praticienne : Dire que c'est Dieu qui s'est incarné sous forme de chaque être humain, pourquoi pas ? On ne sait pas comment on peut le dire²...

1. *Ibid.*, tome II, p. 134.

2. *Solitude, op. cit.*, p. 200.

Quelques pas
sur le chemin de
Françoise Dolto

grand -
père



Seuil

*Jenny Aubry – Stella Baruk – Mario Cifali
Mireille Cifali – Françoise Dolto – Claude Halmos
Michèle Montrelay – François Peraldi
Agnès et Jean-Jacques Rassial – Élisabeth Roudinesco
Jean-François de Sauverzac – Denis Vasse*

QUELQUES PAS
SUR LE CHEMIN DE
FRANÇOISE DOLTO

*ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e*

Quelques pas... On n'a pas prétendu ici être exhaustif mais, sur chacun des points qu'on abordait, mettre au travail la pratique et l'enseignement de Françoise Dolto, en mesurer de façon serrée, rigoureuse, l'apport, et éventuellement les apories. Beaucoup « parlent » de Françoise Dolto : nous espérons qu'on trouvera dans ces pages non de la parlerie mais des analyses précises et des réflexions autour des thèmes de la psychanalyse d'enfants (notamment celui des frontières, si souvent mal conçues, entre psychanalyse et éducation), de la pratique psychanalytique, de la formation des analystes (les contrôles), des apports de Dolto à la théorie (en particulier l'image inconsciente du corps), des proximités et des différences entre Dolto et Lacan, de la lecture qu'a faite Dolto des Évangiles dans le champ du désir.

Plusieurs des travaux que voici réunis avaient été écrits pour un numéro de revue dont la parution s'est trouvée interrompue. Nous remercions Mireille Cifali de nous les avoir communiqués. Surtout, les auteurs ici rassemblés, tous, remercient Françoise Dolto d'avoir fait la psychanalyse d'enfants en France sans pareil.

F.W.

ISBN 2-02-009982-9

© ÉDITIONS DU SEUIL, MARS 1988

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Table

<i>Un peu d'histoire</i>	9
Des jalons pour une histoire, <i>Entretien d'Élisabeth Roudinesco avec Françoise Dolto</i>	11
Entretien autour de Françoise Dolto, <i>Jenny Aubry et Mario Cifali</i>	43
De l'hypnose à l'écoute, <i>Mireille Cifali</i>	53
 <i>Des enfants et des psychanalystes</i>	79
Entre les enfants et les psychanalystes, <i>Claude Halmos</i>	81
Topo-logiques, <i>Stella Baruk</i>	116
1760, ou Dolto en terre d'exil, <i>François Peraldi</i>	142
De l'image inconsciente du corps, <i>Agnès et Jean-Jacques Rassial</i>	163
L'Autre et le temps dans la clinique de Françoise Dolto, <i>Jean-François de Sauverzac</i>	191
 <i>Au-delà de la psychanalyse</i>	219
L'Évangile et l'inconscient, <i>Denis Vasse</i>	221
Le tambour et l'arc, <i>Michèle Montrelay</i>	236
 <i>Quelques repères bibliographiques</i>	249